

Zeitschrift: Fachblatt für schweizerisches Anstaltswesen = Revue suisse des établissements hospitaliers

Herausgeber: Schweizerischer Verein für Heimerziehung und Anstaltsleitung; Schweizerischer Hilfsverband für Schwererziehbare; Verein für Schweizerisches Anstaltswesen

Band: 15 (1944)

Heft: 11

Artikel: La collaboration entre les Etablissements de rééducation et les parents

Autor: Rham, J. de

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-806201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Links liegt das Ich, die Vergangenheit und die Erinnerung. Je mehr wir nun von all diesem wegstreben und uns loslösen, umso mehr neigt sich unsere Schrift nach rechts. Die rechtsschräge Richtungsbetonung entspricht demgemäß dem Zug zum Mitmenschen und zu der Außenwelt. Sie zeigt also das Sichhingeben an das Du und an die Zukunft und das Drängen nach dem Ziel, währenddem die linksschräge Lage, Selbsterhaltung und Besonnenheit kundtut. Selbstverständlich wären noch viel mehr Einzelheiten aufzuzählen, was aber den Rahmen dieser Betrachtung sprengen würde.

Das Verhältnis dieser vier Pole untereinander ist naturgemäß von großer Bedeutung; es zeigt die Harmonie oder das Mißverhältnis an zwischen Geist, Seele und Körper, wie auch die Verhaltungsweise vom Ich zum Du.

Die Bindungsformen einer Schrift, d. h. die Art und Weise der Schreibbewegung wirkt sehr bestimmend auf die Beurteilung derselben. Sie verraten uns, wie sich der Mensch in seinen Beziehungen zur Umwelt benimmt. Daß der weiche, empfindsame Mensch in weichen Bewegungen schreibt, dürfte als selbstverständlich gelten, wie daß der Harte, Eckige auch schroff und scharf sich ausdrückt. Hier auf die einzelnen Bindungsarten eingehen zu wollen würde zu weit führen, da es sich ja nicht um einen Graphologiekurs handelt, weswegen wir auch den Verbundenheitsgrad, den Druck, die Schnelligkeit und die Raumeinteilung nicht weiter behandeln werden.

Mit diesen Ausführungen haben wir angedeutet, auf welche Weise wir Menschen uns in unserm Schreiben ausdrücken und wie es möglich ist, unsern Charakter daraus zu entnehmen. Nun

stellt sich allerdings die Frage, ob wir denn nicht fähig sind, unsere Schrift wissentlich zu verändern, um der Graphologie ein Bein zu stellen. Dazu ist zu bemerken, daß der erfahrene Graphologe die Bemühungen erkennt, die gemacht werden, um uns eine andere Art des Schreibens anzueignen, denn wenn sie nicht unserm wahren Wesen entsprechen, wirkt die Schrift stilisiert und ist als Produkt des Zwanges mehr oder weniger leicht wahrnehmbar. Die großen Anfangsbuchstaben und die Unterschriften sind ja auch oft einem Vorbild oder Wunschbild nachgeahmt und sind dann gleichfalls demgemäß zu werten.

Wie soll man aber sich selbst in der Handschrift zu entdecken suchen, sind doch nicht alle Menschen Graphologen. Wir erhalten zwar auch ohne graphologische Kenntnisse einen bestimmten Eindruck von unserem Schriftgebilde bei dessen Anschauung. Vielleicht versteht der eine oder andere sogar zu sagen, ob es energisch oder spannungslos sei, ob es gefühlvoll oder kaltblütig erscheine. Sicher weiß er es nicht, aber er kann es ahnen. Es gibt auch Schriften, die uns schon auf den ersten Blick sympathisch anmuten, während andere das Gegenteil bewirken. Vielmehr als einzelne Charaktereigenschaften wird der Ungeübte nicht aus seiner Handschrift herauszuholen imstande sein, er sei denn besonders intuitiv veranlagt. Wer den Drang in sich spürt, sein Ich in seiner Vielfalt kennen und erfassen zu lernen in seiner Ganzheit und in all seinen Besonderheiten, der kann seine Schrift von einem Graphologen beurteilen lassen. Was er durch seine Handschrift über sich selbst erfährt, bringt ihn zur Selbsterkenntnis und kann so für sein künftiges Leben von Wichtigkeit sein.

La collaboration entre les Etablissements de rééducation et les parents par J. de Rham, Lausanne*)

Chez la plupart des éducateurs, le seul mot de »parents« fait pousser de gros soupirs; il évoque une montagne de difficultés et de complications; souvent, il fait jaillir des phrases de ce genre: »Sie on pouvait tous les enfermer!« ou: »Quelle avance on ferait sans les parents!« Et après telle ou telle expérience cuisante, on est tenté de couper les ponts, d'espacer le plus possible les rencontres entre les enfants qui nous sont confiés et leurs parents. On pense: »Le passé doit s'effacer, et nous voulons faire du neuf, et aller de l'avant avec ces enfants.« Cette attitude peut être juste dans certains cas, mais il faut prendre garde de ne pas la généraliser, car elle a quelque chose de négatif.

Une autre attitude, un peu moins légitime que la première, et tout aussi dangereuse, c'est une assurance trop grande de notre part vis-à-vis des parents, une attitude de supériorité tranquille. Nous serons beaucoup plus proches d'eux si nous leur faisons aussi partager nos difficultés, si nous leur expliquons que nous avons nous-mêmes beau-

coup de peine avec certains enfants. Tâchons d'établir dès le début des relations humaines; sortons un moment de notre personnalité directeur, de maître, d'assistance sociale, et soyons tout simplement des hommes et des femmes devant d'autres hommes et d'autres femmes. Même s'ils le prennent souvent d'assez haut avec nous, soyons compréhensifs; leur hostilité à notre égard est un sursaut, souvent bien tardif, de leur dignité de parents; c'est donc une réaction assez normale. Et si l'on est relativement jeune et célibataire, il faut être encore plus attentif à ne pas vouloir, du premier coup, trancher une situation familiale. Dans bien de cas, on envie des collègues grisonnants! Ces entrevues simplement humaines n'avanceront, en apparence, pas grand' chose au cas de l'enfant, et elles ne transformeront certainement pas les parents; mais une certaine tonalité sera donnée, un climat de confiance établi, et ceci est d'une grande importance.

Car il faut reconnaître que les parents, si particuliers, si réticents qu'ils puissent se montrer, nous sont presque indispensables pour la compréhension de leurs enfants. Ceci est évidemment

*) rapport présenté au Congrès de l'Association suisse en faveur des enfants difficiles à Fribourg, le 10 octobre 1944.

plus particulièrement vrai pour une Maison d'observation comme la nôtre, où nous devons essayer de rassembler tous les morceaux possibles pour reconstruire «le Puzzle» que représente chaque petit être. Parfois, les parents peuvent être la clef de l'enfant; simplement en les regardant et en les écoutant, on a la projection effrayante ou rassurante de ce que seront plus tard Jacques ou Pierrette.

En plus des renseignements que les parents pourront nous donner par ce qu'ils sont et par ce qu'ils disent, un autre avantage de ce contact est que l'enfant ne se sentira plus coupé des siens. Qu'ils le disent ou non, la plupart des enfants ressentent profondément ce fossé que les circonstances creusent entre lui et sa famille; ils se sentent lésés; les torts qu'ils ont subi dans leurs milieux s'effacent vite et font place à des sentiments d'agressivité contre «ceux qui les ont enlevés de chez eux». Et par compensation ou par soif d'idéal, des «chez-nous» de rêve et des familles parfaites sont vite construits. Ceci est en tous les cas très fréquent chez les jeunes enfants hospitalisés; (chez les adolescents, un jugement plus objectif peut déjà les amener à mieux comprendre leur situation); alors, que faire? Tous nos arguments ne détruiront pas les illusions de l'enfant. Et du reste, qui de nous pourrait répondre à un garçon de neuf ans qui dit qu'il aimerait voir ses parents: «Ta mère vit avec d'autres hommes que ton père; votre appartement est laid et sale; ton père est bête et paresseux et ne sera jamais capable de gagner votre vie; donc, tue es bien mieux ici.» Nous sentons que ça ne lui enlèvera rien de sa nostalgie. N'est-il pas préférable de renouer tant bien que mal les liens avec cette famille, afin que l'enfant nous sente avec lui, et non contre lui, et de l'amener lui-même, petit à petit, à réaliser au prix de désillusions et de souffrances, que nous lui aiderons à porter, qu'une séparation d'avec les siens était inévitable ou nécessaire.

Au Bercaïl, voici comment nous essayons pratiquement d'établir le contact avec les parents et les familles de nos enfants. Deux fois par mois, ils viennent en visite, le dimanche après-midi, et notre Infirmière-Directrice les reçoit. Le caractère médical de notre Pavillon est certainement une facilité pour établir les premières relations. Bien des parents acceptent qu'on «soigne leur enfant», mais pas qu'on l'éduque ou qu'on le rééduque. Mais, il y a aussi la contre-partie; souvent, les parents sont très déçus au bout d'un certain temps, quand ils voient qu'il n'y a pas de traitement médical sensationnel.

C'est beau de voir comme les enfants qui ont des visites «invitent» ceux qui n'en ont pas dans leur cercle, et partagent ce qu'ils reçoivent avec eux. Souvent, des parents s'intéressent à nos enfants les plus abandonnés, et leur donnent des vêtements et des gâteries.

Nous essayons autant que possible d'intéresser les parents à toute la vie de la maison, et à Noël une fête est faite particulièrement pour les familles. C'est en général un beau moment.

Un de nos rêves, pas encore réalisé, serait

d'avoir certaines mères un ou deux jours dans la maison, au moment où on va faire l'essai de leur rendre l'enfant. Il semble qu'on pourrait leur faire comprendre tant de choses.

A part ça, nous visitons généralement les familles à domicile: les voir le dimanche, dans l'Etablissement, ou la semaine chez eux, c'est très différent et très instructif. Pour ces visites (c'est volontairement que je ne dis pas enquêtes), il faut avoir peut-être encore plus d'égards que pour recevoir les parents. Après tout, nous pénétrons dans leur intérieur sans en être prié, et cela demande qu'on y mette un peu de forme. Faisons des visites tant que nous pouvons, et des enquêtes seulement lorsqu'on ne peut faire autrement. Du reste, dans ces entretiens, le contact est facile à établir. L'enfant étant chez nous depuis quelque temps, il y a matière à de longs échanges et à des discussions. Et si la mère est chargée d'ouvrage, c'est souvent en lui donnant un coup de main à son ménage qu'on bavarde à cœur ouvert. Evidemment, il y a les gens toujours loin de chez eux, et les femmes qui ont un tel désordre dans leur appartement qu'elles vous laissent sur le seuil, avec quelques brefs commentaires; c'est inévitable dans notre travail.

Un deuxième aspect important de ces visites à domicile est la joie qu'en retirent généralement les enfants. Quand nous rentrons, le soir, nous sommes attendue impatiemment, et souvent harcelée de questions... «Vous avez vu mon petit frère? Et le chat noir, il est toujours là? Est-ce qu'il y avait des gamins dans la cour de derrière où on «rigole» toujours?» etc. Avec les plus jeunes, un récit public de la visite est un plaisir de plus; avec les plus grands, ou lorsqu'il y a quelque chose de grave à annoncer, ça se passe plutôt en privé. La connaissance de son milieu nous rapproche encore plus de l'enfant et lui aide à nous parler spontanément de sa vie passée. C'est donc un grand bienfait.

Enfin, ce contact facilite beaucoup notre travail quand l'enfant nous quitte pour retourner chez ses parents. C'est alors, beaucoup plus que pendant le séjour dans notre Pavillon, que le mot collaboration prend tout son sens. Il faut que les parents sentent que sur un signe, nous pouvons accourir pour les aider à sortir d'une difficulté survenue avec l'enfant. Certains réclament ces visites, ou viennent directement demander un conseil au Bercaïl. C'est toujours une grande joie pour nous, et nous voudrions encore intensifier ce travail auprès des enfants qui nous ont quittés.

Pour terminer, peut-être serait-il intéressant de voir à quelles catégories de parents nous avons le plus souvent à faire, et quelles sortes de rapports on peut espérer entretenir avec eux.

Il y a le type des gens durs, révoltés, hostiles à tout ce qu'on entreprend pour aider leur famille; après quelques essais de rapprochement infructueux, ceux-ci sont à éloigner momentanément, car ils ne peuvent que nuire à leurs enfants.

Puis, il y a les parents impénétrables, toujours sur la défensive, et desquels on n'obtient rien, ni de positif, ni de négatif. Parfois, un trouble men-

tal peut être la cause de cette attitude, et une entrevue avec un médecin éclairera le cas et montrera s'il faut persévérer dans les essais de rapprochement, ou au contraire, laisser les choses où elles en sont.

Et voici une classe de parents qui nous donne bien du mal: ce sont ceux qui ont toujours gâté leurs enfants, et qui ne veulent pas voir les choses comme elles sont; toujours, ils minimisent, excusent, atténuent les faits qu'on leur rapporte. Cette classe compte surtout des mamans, ce qui est assez naturel. L'expérience prouve combien il est long et difficile de les amener à voir leurs enfants avec des yeux à peu près clairvoyants. Ce sont eux qui ont toujours le plus de réclamations à faire, la Maison étant rarement assez bien pour leur enfant.

Vous connaissez sûrement aussi le groupe des zélés, bien pensants, prêts à diriger la maison d'éducation à votre place. Ceux-là, on pourrait dire qu'ils pêchent par excès de collaboration. Non seulement, ils n'écoutent pas ce qu'on leur dit de leur enfant, parce qu'ils n'ont rien à apprendre, mais encore, ils observent les autres enfants, les questionnent, et viennent ensuite vous faire part de leurs suggestions, critiques, etc. Ils sont très fatigants à supporter, et se vexent horriblement vite si on calme un peu leur zèle.

Maintenant s'avance la très grande troupe des parents pas méchants, même d'un abord facile et d'un commerce agréable, mais bornés et incapables de s'ouvrir aux questions éducatives.

Vous expliquez, ils sourient et ne vous contredisent pas, mais tout les effleure. On ne peut pas parler de collaboration avec eux, mais leur confiance éveillée, ils se laissent souvent assez docilement guider.

Un petit groupe de parents qui est particulièrement sympathique, c'est celui des gens pittoresques et originaux. Au Bercail, nous les considérons comme envoyés spécialement par la Providence pour détendre et égayer une après-midi souvent difficile. Il faut surtout les écouter et renouveler avec eux sa provision d'humour. Quelque fois, une vraie collaboration est possible avec eux.

Et enfin, pour le dessert, il y a les vraiment braves gens, bien irresponsables de ce qui arrive à leur enfant, tout prêts à se laisser aider et à nous aider. Avec eux, c'est un véritable échange qui doit s'établir.

On pourrait certainement trouver encore bien des types de parents, ou nuancer cette classification rudimentaire. Le temps nous limite. Ce rapide tour d'horizon nous permet, me semble-t-il, de conclure que si la véritable collaboration entre les parents et l'Etablissement d'éducation est rare, l'impossibilité de tout bon rapport est rare aussi. Je suis persuadée que dans la majorité des cas, il dépendra de nous d'établir avec les familles de nos enfants ce contact humain, sur lequel j'ai déjà insisté au début, parce qu'il est d'une si grande importance.

Anstaltskrise?

Herr Goßbauer deckt im letzten Heft unseres Fachblattes Fehlerquellen auf, die scheinbar leicht zu beheben sind. Aber die seit Jahrzehnten berechtigte Anstaltskritik erhebt sich nicht zuerst gegen die Vorsteher, gegen die Kommissionen, gegen das Personal. Das weiß nämlich die übervollendste Kritik, daß auch ein Vorsteher schließlich nur ein schwacher Mensch ist. Darum geht die Kritik viel weiter und tiefer. Mit vollem Recht werden Anstaltsverhältnisse gegeißelt, die nicht für das Personal, sondern für die Kinder untragbar sind. Sind Forderungen aufzustellen, dann betreffen sie in erster Linie das Kind; denn der Kinder wegen ist die Anstaltsnot zu beheben, sind Erziehungsmethoden zu ändern, zu verbessern; ist zuerst die Umwelt der Kinder zu „verschönern“; muß die Liebe nicht nur gepredigt, sondern wahrhaft in ehrfürchtiger Haltung dem Kinde gegenüber zum Ausdruck gelangen.

Warum reden wir denn an den Hauptsachen vorbei? Warum wagen wir es nicht, endlich C. A. Loosli zu danken? Ist es nicht Loosli, der am besten Bescheid weiß, und dessen Forderungen heute mehr als je verwirklicht werden müssen? Die 9 Leitsätze unseres Redaktors sind recht und gut; aber ich vermisste in seinen Ausführungen die Hauptsache: das Kind. Goßbauers Forderungen sind deshalb zu ergänzen:

1. Kein Heim soll sich rühmen, das „Familiensystem“ zu haben, in dem mehr als 20 Kin-

der nur einer allgemeinen Leitung anvertraut sind. 20 Kinder besitzt leider keine einzige Schweizerfamilie; es ist darum Heuchelei, in einer Anstalt das vornehme Wort Familie zu verwenden, wenn mehr als 20 Kinder beieinander wohnen. (Die Gruppen im Basler Waisenhaus zählen durchschnittlich 12 Kinder; jede Gruppe wird durch eine Tante mit voller Verantwortung geleitet.)

2. Sind 20 Kinder beisammen, dann müssen mindestens zwei Aufenthaltsräume, schöner und besser gesagt: Wohnstuben vorhanden sein.
3. Jedes Schlafzimmer muß für jeden einzelnen Zögling mindestens 8 m³ Luftinhalt besitzen.
4. Größere Schlafzimmer für mehr als 5 Kinder sind gefährlich, haben also keine Berechtigung.
5. Gleichmäßige Anstaltskleidung ist bequem, aber überaltert. Jedes Kind muß seine eigenen Effekten besitzen, von den Kleidern bis zum Nastuch. Nur so wird es mitverantwortlich und nur so werden Minderwertigkeitsgefühle behoben.
6. Das Besuchsrecht der Kinder muß trotz vieler bitterer Erfahrungen weitgehend erweitert werden. Ein monatlicher Besuch vorzuschreiben und erst noch einzuengen, das ist alles andere als erzieherisch richtig. Wie wollen